



G. Mahler: Symphony No. 3

aud 80.403

EAN: 4022143804037



4 0 2 2 1 4 3 8 0 4 0 3 7

Répertoire (Jean-Marie Brohm - 2002.06.01)

Après les Symphonies Nos 1, 2, 5, 7 et 9, Audite poursuit la publication des grands concerts mahlériens de Kubelik à la tête de la Radio bavaroise. Si dans l'ensemble l'entreprise est plus inégale – du point de vue instrumental comme dans l'interprétation – que celle de Bernstein qui a également enregistré sur le vif l'intégrale des symphonies à la tête de divers orchestres (DG), on doit déjà à Kubelik deux immenses réussites: la Cinquième (note 9) et la Septième (10 de Répertoire). La Troisième rejoint aujourd'hui cette dernière aux sommets absolus. L'auditeur éprouve physiquement la progressive exaltation qui s'empare du chef dans le premier mouvement, avec ses emballements de tempo, ses échappées dynamiques, furieuses parfois, avec une coda sauvage (de 30'25 à la fin) où des trompettes perçantes, d'une exultante frénésie, concluent avec éclat l'immense procession.

Bien évidemment l'impact proprement sonore des masses orchestrales (en particulier des cors) est un peu bridé par rapport à une prise de son en studio pour cette conception burinée, inquiète et très mobile qui insiste plus sur l'articulation des lignes et les alliages subtils de coloris que sur le souffle dionysiaque et la puissance éruptive où Bernstein (Sony et surtout DG), Haitink/Berlin (Philips), (Haitink/Concertgebouw (Philips, live) ont établi des références indiscutables. Le Tempo di Minuetto, très simple et très dépouillé, et le Comodo scherzando, épuré de toute afféterie, coulent de source avec, ici aussi, des interventions corrosives des cuivres et des bois (clarinette). Après l'univers sombre et torturé du premier mouvement, on baigne là dans un rêve éveillé et émerveillé qui distille un climat ludique et enchanteur.

Le «O Mensch, Gib Acht» du Zarathoustra nietzschéen, qui bénéficie de la magnifique voix de Marjorie Thomas, émue, ample et ambrée, installe un superbe climat d'extase lyrique à vous mettre en état de lévitation. Kubelik laisse là s'épanouir le chant plaintif ascendant (hautbois, violon, cors) comme peu de chefs ont su le faire avant lui en replaçant le centre de gravité de l'œuvre dans ce mouvement, au point qu'on en vient presque à regretter son interruption par le Lustig im Tempo. Le Langsam final est lui aussi tenu de main de maître, sans la moindre concession sentimentale. Les lignes, tendues par une arche invisible, poussent irrésistiblement vers les cimes, avec de poignantes intensifications des «climaxes» et d'imperceptibles accélérations (à partir de 12'05) qui finissent par faire basculer la sérénité orante dans de véhéments cris de douleur d'écorché vif, que soulignent à l'orchestre les stridences hallucinées des trompettes. L'apothéose de la coda, avec des cuivres chauffés à blanc, poussés aux limites, n'a plus rien de cette majesté parsifalienne dans laquelle s'ensilent certains chefs, mais est véritablement le surgissement violent, exaspéré, d'un vouloir - vivre, qui surmonte les hurlements sinistres des forces du Mal. Je n'ai jamais entendu cela joué de cette manière.

Malgré quelques petits imperfections inhérentes au concert (chœur, violons), cette interprétation émouvante au possible est un compromis parfait entre la lecture radicale d'un Gielen (Hänssler, 10 de Répertoire, cf. No 146) et l'effusion mystique et visionnaire d'un Bernstein. Ceux qui aiment le côté viscéral de Mahler seront au premier chef preneurs de ce disque passionnant.

